

## Interview de Laëtitia Rebord et Céline Extenso du collectif Les Dévalideuses

Canal Ti Zef : Bonjour à toutes et à tous, nous avons le plaisir d'accueillir Laëtitia Rebord et Céline Extenso du collectif Les Dévalideuses dans le cadre du Festival Intergalactique de l'Image Alternative, qui a lieu en ligne cette année en pleine crise sanitaire sur la thématique Amours et sexualités. C'est le sujet plus spécifique de "Handicap et sexualités" que nous abordons aujourd'hui au travers de deux docu-fictions datant de 2015. Le premier film s'intitule Pourvu qu'on m'aime, long métrage de 84 minutes du réalisateur italien Carlo Zoratti. C'est l'histoire de Enea, un jeune homme italien de 27 ans, autiste, avec des besoins tout à fait habituels. Ce qui est peu ordinaire, c'est sa façon inhabituelle de les exprimer : il porte comme une bannière son désir pour les femmes. Puisqu'il n'a jamais eu de rapports sexuels, ses amis Alex et Carlo, réalisateur du film, veulent l'aider. Comme l'Italie n'offre pas de solution légale ni médicale aux désirs d'une personne atteinte d'autisme, ensemble, ils vont faire un voyage en fourgon de l'Italie vers l'Allemagne. Car là, il y a un lieu où les personnes comme Enea peuvent littéralement trouver leur propre voie vers la sexualité. Ce voyage les conduira tous les trois à une nouvelle conscience de l'amour et de la façon de vivre les liens affectifs. Le deuxième film a pour titre Prends moi, court métrage de 10 minutes coréalisé au Québec par Anaïs Barbeau-Lavalette et André Turpin. Un jeune infirmier vient en aide quotidiennement à des handicapés vivant dans un centre spécialisé. Il les accompagne aussi, cela fait partie de sa fonction, dans une chambre d'intimité, un lieu permettant aux résidents d'avoir des relations sexuelles encadrées quand ils le souhaitent. Laëtitia Rebord et Céline Extenso, merci d'avoir accepté l'invitation de Canal Ti Zef pour échanger sur ces sujets. Et pour commencer, comme je l'ai dit, vous faites partie toutes les deux du collectif Les Dévalideuses, un collectif féministe qui démonte les idées reçues sur le handicap. Est ce que vous pourriez vous présenter davantage l'une et l'autre?

Laëtitia : Moi c'est Laëtitia, j'ai 38 ans, je viens de Grenoble. Je suis traductrice pour le service marketing d'une entreprise, et active et militante pour la reconnaissance de la vie affective et sexuelle des personnes en situation de handicap depuis longtemps, et dans le collectif Les Dévalideuses depuis quelques mois.

Céline : Je suis Céline Extenso, j'ai 40 ans, j'habite à Nancy. J'ai créé le Collectif Les Dévalideuses il y a un peu plus d'un an. On le réfléchit depuis deux ans, mais il existe depuis un an. C'est un collectif féministe, on essaye de lutter contre le sexisme, le validisme, et la discrimination envers les personnes handicapées.

Vous avez vu les deux films que j'ai cité en introduction. Pourriez vous nous dire en quelques mots ce que vous en avez pensé chacune personnellement, que ce soit sur la forme et sur le fond.

Laëtitia : Je vais commencer par celui que je connaissais depuis longtemps qui est Prends moi. Je trouve que c'est un format rapide, donc assez percutant aussi. J'ai plein de choses à dire, je me lance ! Je pense que ça aborde d'abord un sujet qui est l'accompagnement à la sexualité par les aidants on va dire de tous les jours, les soignants particulièrement parce que là on est le cadre d'une institution. Donc c'est ça beaucoup qui me gêne. Enfin qui me gêne ... Moi, je pense vraiment que l'aide qu'on peut apporter à la sexualité ne doit pas être faite par les soignants parce que je pense que ce sont des personnes qu'on voit tous les jours, qui sont dans notre quotidien, qui partagent aussi plein de choses et de demander à ces soignants ou soignantes, comme on le voit d'ailleurs dans le petit film -sur le contrat, elle dit "Si, c'est dans vos fonctions"- , personnellement, moi, ça me

gêne. En tout cas, je ne l'accepterais pas pour moi. Donc ça, c'est un point. Puis, l'autre point, c'est toujours question de l'institutionnalisation. On ferait mieux d'aider les personnes à être chez elles avec leurs aidants à domicile plutôt que dans ces institutions. De devoir aller dans une chambre d'intimité, prévoir, savoir qu'on peut être dérangé à tout moment, je trouve ça tellement difficile. Ça prouve aussi que l'institution n'est pas vraiment adaptée. Et encore, j'ai envie de vous dire que c'est mieux que rien, parce il y a des institutions où il n'y a même pas de chambres d'intimité. Donc, on va dire que c'est encore pire. Mais pour moi, c'est quand même compliqué. Ce serait tellement mieux si les personnes pouvaient vivre à leur domicile. Bon, il y avait ce point là, c'était les deux gros points sur lesquels je voulais intervenir.

Céline : J'ai un avis un peu différent et complémentaire. Ce film m'a mise très en colère, j'ai détesté. Pour moi, c'est un film de valide. C'est un regard de valide, qui considère déjà le handicap uniquement sous l'angle institutionnalisé. Et pour moi, c'est un film qui parle moins d'amour et de sexualité que de la violence et de la froideur clinique, de la vie dans les établissements spécialisés, qui te prennent jusqu'à la dernière miette d'intimité, une des plus fondamentales, précieuse ou pas, je ne sais pas. Mais en tout cas fondamentale. Si on détaille un peu le film en lui-même, cette chambre d'intimité, elle est un peu horrible. L'ironie de l'intimité... La vue est magnifique, mais à part ça le reste est glacial, c'est un lit médicalisé avec des barrières en métal, des draps blancs de collectivités, on sent presque qu'ils sont rêches. La pièce est grande, médicalisée le matériel médical qui est laissé autour, ... Ils auraient pu faire une chambre un peu cosy. C'est pas parce qu'on est dans un établissement que ça ne peut être un vrai lieu de vie, c'est pas un lieu de baise non plus. "Intimité", il n'y a aucune intimité. Il y a le gars qui est là pour aider soit, on accepte sa présence, mais tout l'établissement à l'air au courant que c'est l'heure de baiser. Il y a des gens qui attendent dans le couloir, on dit devant un autre résident, on t'appelle dans la chambre d'intimité, donc on sait qu'il se passe un truc. Il faut réserver un créneau. Et puis, à la fin du temps imparti, le gars rentre, ne demande pas si c'est le moment ou pas, il n'y a pas une sonnette pour appeler les gens. Quelle notion de l'intimité il rend ? L'attitude du mec est glaciale aussi et je trouve que c'est vraiment un film de valide. On sent qu'il essaye de nous pousser sur la corde ; Le pauvre, ce n'est pas facile pour lui de pratiquer ce métier là, c'est important quand même mais c'est difficile. Qu'on soit pour ou contre, il a signé pour ça donc on ne va pas le plaindre. Pardon, il m'a mise vraiment très en colère. J'ai peur que le message que les valides en retirent, c'est quand même une situation compliquée, chacun fait de son mieux, on ne peut pas juger, il n'y a pas de bonnes solutions ... Pour moi c'est un connard qui est pas capable de faire son boulot quoi. L'attitude des deux personnes handicapées : ils ont l'air satisfaits, déjà bien contents d'avoir ça. C'est moments horrible à la fin, où il lui dit "merci" les yeux dans les yeux. Non, on ne peut pas dire merci comme ça après une telle prestation du mec. Mais tristement c'est réaliste, puisqu'on conditionne les personnes handicapées à être reconnaissantes et à se contenter de ça. La scène finale est super gênante aussi. Il y a cette musique douce qui parle d'amour. Les deux valides qui poussent les deux fauteuils des personnes handis qui sourient. La collègue valide demande au collègue valide : "Alors, ça a été ?" comme si c'était à lui qu'on devait demander ça. On ne doit pas demander ça non plus aux handis mais ça centre encore sur le ressenti de l'accompagnement. Et puis on voit défiler les images des autres résidents, tous seuls dans leur chambre, inactifs, pensifs, tristes, complètement désincarnés. Comme si seul l'amour te fait sortir de là et te reconnecter avec ton humanité, alors que non. On a juste envie de les sortir de cette cage qui les rend malheureux. Le message final me gêne beaucoup.

**Vous parlez du film Prends moi qui était vraiment sur des handicaps physiques. L'autre film, Pourvu qu'on m'aime, suit l'histoire d'un autiste. Cet autre film aborde des questions**

intimes, pas seulement par rapport à la sexualité justement, mais aussi la solitude, les rapports familiaux et amicaux. Même si ces questions intimes sont propres à chacun et chacune selon sa sexualité et son type de handicap, est ce que, pour vous, la question de la sexualité pour les personnes handicapées peut ou doit être déconnectée du besoin d'amour, de tendresse? Qu'est ce que vous avez mis en place, peut être, dans ce collectif? Est-ce que vous pouvez nous en parler un peu plus?

Laetitia : Si je peux revenir sur ce film, ce qui m'a frappée c'est surtout la vision de ces frères qui finalement se sont focalisés sur son besoin prétendu sexuel. Ils se sont dit "on va l'aider, on va lui trouver une prostituée". Bon, alors ça partait bien sûr d'un bon sentiment. Ça prouve aussi que la famille est démunie par rapport à tout ça. Mais finalement, on s'aperçoit qu'il n'a pas vraiment envie. Ce qu'il veut, c'est quitter cette solitude et trouver l'amour comme il dit. Ça a aussi accentué, je trouve encore plus dans ce type de handicap, toute la cruauté que peut aussi représenter l'accompagnement sexuel. Même si je suis plutôt pour l'accompagnement sexuel. C'est à dire "Ben voilà, on va s'occuper de vous pendant un moment. Et puis après, c'est terminé. Et encore plus, je trouve, dans le handicap intellectuel où il y a encore plus de difficultés au niveau du détachement. C'est ça aussi qui m'a frappée, c'est ce que ça pouvait montrer comme limite, même si ce que les frères cherchaient, c'était de lui apporter du bien-être. Je pense que c'est une question de type de handicap ou pas. De mon point de vue, j'ai fait appel à un accompagnant sexuel il y a plusieurs années. Je n'ai pas le même type de handicap évidemment, mais il se trouve que ça a aussi été complexe pour moi. Justement, par rapport à cette notion. J'avais des besoins sexuels, mais j'avais encore plus un manque affectif. Et c'est pour ça que pendant des années, je n'ai pas fait appel à un accompagnant parce que j'avais peur, justement, de cet attachement qui pouvait se créer. Et quand j'ai souhaité faire appel à un accompagnant, c'est une expérience que je ne regrette pas du tout, qui a été aussi bénéfique. Mais elle a aussi certains aspects compliqués par la suite, quand on se rend compte qu'on a dû faire appel à un accompagnement sexuel ou assistant sexuel, moi je préfère accompagnement, pour découvrir son corps et pour connaître un début de sexualité. Quand on y pense, ce n'est pas si joyeux que ça. Tous les escorts que j'avais contactés, hors accompagnants sexuels formés, je n'avais eu que des refus. C'est aussi pour ça que je me suis alors tourné vers un accompagnant sexuel. Mais ce que je voulais dire, c'est que ce n'est pas tout noir ou blanc quand on fait appel à des accompagnants sexuels ou accompagnantes sexuels. Il y a un cheminement, ce n'est pas non plus tout rose. C'est une aide, une solution, à mon avis qui peut apporter un levier pour aller vers autre chose. En tout cas c'est comme ça que je le perçois. On s'en aperçoit bien aussi dans ce film. On pense que ça peut lui faire du bien et que finalement, après ça, il ressent encore plus sa propre solitude et il dit : "est ce qu'un jour, je vais connaître quelqu'un?". Donc je trouve que ça met bien en exergue ce point là.

Céline : Je me suis demandée si on doit dissocier vie sexuelle et vie amoureuse. Et j'ai envie de dire qu'on peut. Je pense que les "on doit", il faut un peu les bannir, et c'est un peu ce que j'en retiens de ce film. Je l'ai trouvé assez fin sur cette vision globale de la pression sociale et du carcan que représentent les modes relationnels « traditionnels », en tout cas très ancrés dans la société. J'ai trouvé que d'un part, dans le film, on n'écoute pas Enea, et on calque sur lui les envies et les schémas majoritaires, qu'on imagine qui doivent s'appliquer aussi à lui. On suppose que ça allait pas bien, ou en tout cas que c'est comme ça qu'il doit fonctionner. On ne lui demande pas ce qu'il voudrait, de quoi il aurait besoin. Et même lui l'exprime assez peu, il n'a pas l'air d'aller si mal au début du film. Il recherche, il drague un peu, mais comme tout le monde. D'une part on n'écoute pas Enea. Par contre, je trouve que Enea est au contraire très à l'écoute du monde tel qu'il est, et des codes. Il les reproduit consciencieusement, ainsi que tout ce qu'il observe. On pointe

qu'il le fait mal quand il va draguer dans la rue, il y va un peu brutalement. Mais je trouve qu'il le fait aussi bien que la plupart des mecs hétéros. C'est tous des grosses brutes, il n'y a aucune meuf qui a envie d'être séduite dans la rue. "Eh mademoiselle, je m'appelle Machin, j'ai 40 ans, tu me donnes ton 06 ?". Personne n'a envie de ça ! Et lui ne le fait pas exactement comme des mecs hétéros valides, donc on se dit "olala, c'est gênant". Tous les mecs sont gênants ! Et c'est pareil : on questionne Enea un moment : "mais pourquoi tu as vraiment envie, à tout prix, d'avoir une fille ? Est-ce que tu cherches vraiment l'amour, la sexualité ? Est-ce que tu cherches n'importe quelle femme, ou une plus précisément?" Et bien c'est pareil, les mecs ils cherchent une meuf à tout prix, et on les questionne pas là dessus, ça paraît naturel. Alors que je trouve qu'il n'est vraiment pas loin de copier les codes habituels. Mais le code de base est tellement normalisé, codifié et rigoureux que le moindre écart est sanctionné, et ça ne marche pas. Donc on gagne à s'éloigner des schémas traditionnels et à bricoler ses propres schémas, à bricoler ses propres modes relationnels, à apprendre par l'expérience et par d'autres types de relations, plutôt que dans la séduction hyper codifiée. Et par exemple, le collectif Handi féministe a du sens, parce que les féministes aussi essayent de sortir de ces carcans un peu machistes et à exister autrement en tant qu'êtres humains, plutôt qu'en tant que bout de chair sur le marché de la séduction. Nous, handicapés, on gagne à être considérés comme un peu plus uniques.

C'est vrai que les questions sur l'amour et la sexualité soulevées par le handicap se posent également pour les personnes valides. Notamment, le handicap fait ressortir, j'ai l'impression, l'importance de la communication. Une communication verbale est nécessaire, mais aussi une communication non verbale qui pourrait s'aiguïser. Comment exprimer clairement ses besoins, ses envies, ses désirs? Comment s'assurer du consentement? D'ailleurs, sur ce sujet, je renvoie les spectateurs vers deux autres films dans la programmation du festival intitulés *La fabrique du consentement* et *Sexe sans consentement*. Et donc, Laetitia, Céline, qu'est ce qui vous semble, pour vous, le plus important par rapport à la communication, liée toujours à l'amour et à la sexualité ?

Laëtitia : La communication, oui, il me semble qu'elle est importante pour tout le monde. Qu'on ait un handicap ou pas, ça me semble être le premier aspect important pour ce consentement. Souvent, j'entends dire qu'il faut faire attention avec les personnes handicapées parce qu'elles ne peuvent pas forcément exprimer leur consentement. Ça, c'est encore aussi des personnes qui veulent à tout prix nous voir comme plus vulnérables que les autres. Alors oui, on peut l'être plus si on n'est pas éduqué. C'est d'ailleurs pour ça qu'il faut informer, éduquer toute personne qui n'a pas eu accès à une éducation sexuelle, que ce soit en institution parce qu'il en manque encore beaucoup, mais aussi pour des personnes qui ont un handicap intellectuel et pour ça on ne propose pas de solutions. Mais je pense vraiment que cette communication en général est évidemment importante. Ça me semble évident oui. Il faut écouter.

Céline : Je pense que ce sont les valides qu'il faut éduquer à la communication. Clairement, un valide, on présuppose connaître son fonctionnement. On s'imagine que « toutes les femmes et tous les hommes, on sait comment ça marche ». Et quand c'est un handi : "Olala ça a l'air compliqué ! Comment il faut faire ? Qu'est ce qu'il ne faut pas faire ? Est ce que tu as vraiment envie de ça ou ça ?" Ça pose des questions et ça force à se questionner. Nous, on a l'habitude de se questionner sur nos fonctionnements hors normes. Clairement, tous les valides gagneraient à se questionner pareil, parce que tous les valides sont aussi différents et ont des freins et des envies différents. C'est une question absolument universelle.

On parlait de l'assistance sexuelle ou de l'accompagnement sexuel. La France semble être en retard par rapport à d'autres pays comme la Suisse, l'Autriche, l'Allemagne, dans lesquels l'assistance sexuelle est légale. Pourriez vous nous dire où on en est aujourd'hui en France sur ce sujet "assistance sexuelle VS prostitution"? Et pour revenir au collectif les Dévalideuses, qu'est ce que vous mettez en place de façon pratique ou pas, sur ce sujet ?

Laëtitia : Avant, je vais rappeler juste que l'assistant sexuel n'est pas illégal. C'est important de le rappeler parce qu'on l'entend souvent. Ce qui est illégal, c'est tous les intermédiaires pour mettre en contact, qui rentrent sous le joug du proxénétisme. Ça peut être tout simplement quelqu'un qui va donner le numéro de téléphone d'un accompagnant sexuel, un ou une auxiliaire de vie qui emmène quelqu'un voir un assistant sexuel, ... Voilà, c'est tout ça. Mais l'assistant sexuel n'est pas illégal. Le retard de la France par rapport aux autres pays, il coïncide avec la politique abolitionniste de la prostitution. On voit que l'assistance sexuelle s'est développée dans les pays où, justement, il n'y a pas cette sphère abolitionniste de la prostitution. Moi, personnellement, je trouve qu'il serait plutôt bien que ce soient les prostitués qui se forment un peu aux handicaps et qui puissent répondre à cette demande. On voit bien que dans la réalité, ce n'est pas si simple. C'est aussi pour ça qu'il y a même des formations en France pour former ces assistants sexuels. Et il y a même certains assistants sexuels, par contre ça c'est un autre problème, qui ne souhaitent pas être assimilés à des prostitués. C'est encore tout un autre débat, mais moi qui ai été dans cette association « la passe » qui fait la promotion de l'accompagnement sexuel, on voit des personnes qui viennent du milieu de la prostitution qui se forment davantage au handicap et donc, pour elles, il n'y a pas de souci d'être assimilé à ce milieu là. Il y en a d'autres qui viennent d'autres milieux très divers. Ça peut être soignant, mais pas que, on avait des boulangers, il n'y a pas vraiment de profil type. Certaines de ces personnes venaient apprendre davantage à être dans la relation du corps, mais ne souhaitaient pas être assimilés à la prostitution. L'enjeu est aussi là, je pense.

Céline: A propos de l'assistant sexuel, aux Dévalideuses on en est à d'un côté on soutient le travail du sexe comme étant légitime. D'un autre on refuse de faire une exception en mettant l'assistant sexuel hors prostitution parce qu'il ne faut pas être hypocrite. Donc, on refuse cette incohérence là. Mais surtout, on en peut plus de voir le sujet de la sexualité et du handicap réduit à l'assistance sexuelle.

Nous on a envie de bosser le reste, on en parle bien assez de l'assistance sexuelle, on va la laisser à ceux qui sont déjà passionnés parce que ça a l'air de passionner beaucoup de valides qui préfèrent cantonner notre sexualité à des spécialistes. Mais ce qu'on veut pour avoir une sexualité épanouie, c'est avoir déjà une vie sociale et épanouie, avoir accès à tous les lieux de sorties et de rencontres, c'est avoir une sécurité de base au quotidien, avoir les soins et la santé nécessaires, pour pouvoir ensuite accéder à cette vie sociale. Voilà, c'est casser un peu les préjugés validistes qui font que l'on est considéré comme sans genre et sans sexualité. On est hyper infantilisé. L'assistant sexuel, c'est le pansement qui vient en dernier recours. Mais on ne peut pas proposer ça comme une solution essentielle. Ça reste vraiment un tout petit bout du problème, et qui peut même être contre-productif parce que ça renforce les préjugés qui nous empêchent.

Dans les Dévalideuses, il y a vraiment des thématiques que vous développez avec des ateliers pour réunir des personnes valides et des personnes handicapées? Comment vous fonctionnez?

Céline : Non, on n'a pas d'ateliers et tout ça. On s'est créé il y a un an, et depuis dix mois il

y a une petite pandémie sur le pays et plus ! Ce qui fait que toutes les rencontres concrètes, c'est déjà compliqué. En plus, on est éparpillées au huit coins de la France. On a plusieurs axes d'actions aux Dévalideuses. On fait beaucoup de pédagogie : d'une part envers les valides pour apprendre à se "dévalider", c'est à dire à être en validisme. On a envie de se tourner aussi spécifiquement vers les personnes handicapées pour leur redonner un peu le pouvoir et reprendre les rênes de leur vie. C'est un peu ambitieux dit comme ça ! Je pense qu'il y a beaucoup de travail à faire entre nous, c'est pour qu'on a un collectif non-mixte. Il n'y a pas d'hommes et pas de personnes valides dans le collectif. On veut vraiment travailler entre nous et se montrer à nous mêmes qu'on est capable de s'organiser. Comme dans beaucoup de milieux féministes, on est en non-mixité parce que sinon les hommes prennent toute la place et toute la parole, nous c'est un peu pareil avec les valides. On cherche pas à établir le dialogue, parce qu'on sait comment ça va finir.

**Les films de fictions ou documentaires sur le sujet sont assez peu nombreux. Que pensez vous des films qui donnent à jouer des personnages handicapés par des acteurs valides, comme ça existe? Auriez vous des films à recommander sur le sujet?**

Laetitia : Je pense que le thème de la vie affective et sexuelle des personnes handicapées est souvent trop abordé du côté, justement, soit de l'accompagnement sexuel, soit d'un problème. Forcément, le handicap est vu comme un problème. « Oh, le pauvre compagnon ou la pauvre compagne! » Voilà encore une image validiste. Et rarement on a des histoires, j'en ai presque jamais vues, où on montrerait une sexualité et/ou une vie affective normale sans qu'il y ait ce penchant négatif du handicap à tout prix. Voilà, c'est ça qui manque. Justement, je n'ai pas de films à vous citer parce que justement, je n'en connais pas personnellement. Je trouve que ce serait vraiment bien qu'on ait quelqu'un qui arrive avec un film ou on serait comme n'importe qui qu'on pourrait présenter, qui se pencherait sur un autre aspect que ce côté validiste où "le pauvre handicap, on est malheureux, on ne peut pas être heureux ni en amour ni en sexualité, ..." Ça manque oui.

Céline : Moi, je pense juste à une série qui s'appelle "Special" qui est disponible en ligne. C'est un mini-série, je n'ai plus le nom du réalisateur en tête, mais le réalisateur est handicapé lui même et joue le personnage principal. C'est très bien fait, étonnamment dès qu'on donne la parole à quelqu'un de concerné, c'est assez juste. Je crois que c'est la première fiction où j'ai entendu le mot "validisme" et ça retrace un peu sa vie amoureuse et sexuelle, ses galères. C'est aussi très queer, c'est juste et c'est très feel-good même si ça parle de ses galères, ça peut parler à tout le monde, ça ne parle pas que du handicap. A recommander, et je crois qu'ils sont en train de faire la deuxième saison.

**Merci pour ce conseil. Et pour conclure votre monde d'après, à chacune, comment vous l'imaginez en deux mots ?**

Laëtitia : J'aimerais déjà, tout simplement, pouvoir ressortir tranquillement sans avoir peur pour ma propre santé, ça me ferait beaucoup de bien. Mais après le monde d'après, je ne pense pas qu'il va être très différent de celui d'avant. J'ai pas beaucoup d'espoir là dessus, en tout cas personnellement, mais je l'attends quand même pour pouvoir retrouver plus de vie.

**Merci à toutes les deux pour ce moment de partage et je vous souhaite une très bonne continuation, à Grenoble et à Nancy.**

Interview réalisé par Gwenaëlle Coudroy, pour Canal Ti Zef dans le cadre du [19e Festival Intergalactique de l'Image Alternative](#).